– XXXVIII –

DEUX SERVANTES MAÎTRESSES EN ALTERNANCE : PALÉOGRAPHIE ET PHILOLOGIE*

Longtemps qualifiée de science auxiliaire de l'histoire, la paléographie grecque a pris son indépendance au cours du siècle qui s'achève. Toutefois cette indépendance ne peut être absolue : dans une édition de texte, par exemple, la paléographie est mise au service de la philologie ; mais il arrive aussi que la philologie apporte à la paléographie des indications dont celle-ci peut tirer parti. Voilà ce que j'ai voulu signifier en parlant, dans le titre de ma communication, de deux servantes maîtresses en alternance, chacune, à tour de rôle, se mettant au service de l'autre et recevant d'elle aide et appui.

C'est sur quelques aspects fructueux de cette collaboration réciproque et à égalité que je m'arrêterai aujourd'hui. Il doit être entendu, d'entrée de jeu, que je donnerai à paléographie le sens le plus large, histoire de l'écriture (la paléographie *stricto sensu*) et histoire du livre (la codicologie) ; pour la philologie, je précise que je m'attacherai avant tout à la critique, verbale et textuelle, et à l'histoire des textes.

La paléographie permet de lire un manuscrit, de le dater, éventuellement de le localiser ou de l'attribuer à un copiste déjà connu. La philologie cherche à déterminer entre les manuscrits d'une même œuvre des relations qu'on peut qualifier de généalogiques ; elle simplifie ainsi la tâche de l'éditeur, en écartant les copies, directes ou indirectes, de manuscrits conservés jusqu'à nos jours.

À partir de ces données de base, la collaboration entre paléographie et philologie offre des combinaisons variées dont la complexité croît lorsqu'on a affaire à des manuscrits portant des textes divers d'un même auteur ou des œuvres d'auteurs différents. Les trois exemples que je vais présenter montreront à la fois la difficulté et l'intérêt d'une telle recherche.

1. Enchaînement de manuscrits

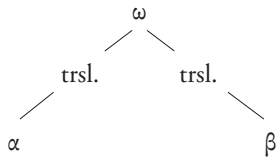
Le poème moral du pseudo-Phocylide, datable du Ier siècle de notre ère, est transmis dans une centaine de manuscrits antérieurs à l'an 1600[1]. Deux d'entre eux sont du Xe siècle. Les autres s'échelonnent de la fin du XIe siècle

* *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : atti del V colloquio internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, a cura di G. Prato, Firenze 2000, p. 589-600.

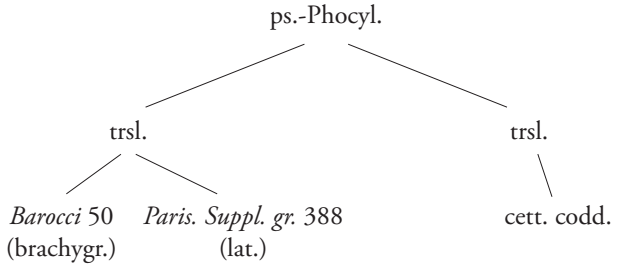
1. Voir P. Derron dans Pseudo-Phocylide, *Sentences* (Collection des universités de France), Paris 1986, p. LXXXIII-CVIII, La tradition manuscrite : p. LXXXV-XCIII.

590 jusqu'à la Renaissance. C'est ce que nous apprend la paléographie. L'examen du texte, qui relève de la philologie, montre que les deux manuscrits les plus anciens, avec de rares copies récentes, remontent à une même translittération, différente de celle de tout le reste de la tradition.

À l'intention des paléographes qui ne sont pas des philologues, je voudrais insister ici sur l'importance des translittérations doubles dans la reconstitution de l'histoire d'un texte. Lorsqu'une partie de la tradition présente des fautes communes (confusion de lettres majuscules, mécoupures, etc.) qui n'apparaissent pas dans les autres témoins, et que ces derniers présentent d'autres fautes de même nature dont les premiers sont indemnes, il est assuré que la tradition de ce texte a fait l'objet de deux translittérations distinctes. Il ne faudrait pas en conclure que toutes les fautes de majuscule sont dues à la translittération : elles peuvent se produire en tout temps avant l'adoption de l'écriture minuscule, comme l'atteste leur apparition dans les papyrus antiques. Mais leur présence dans une partie de la tradition médiévale implique, quel que soit le moment où ces fautes se sont produites, que les autres témoins du texte ne remontent pas à la même translittération. L'archétype dont sont issus les deux exemplaires en majuscule date en général de la fin de l'Antiquité, mais il est parfois de beaucoup antérieur.



Les deux manuscrits du pseudo-Phocylide issus d'une même translittération sont l'*Oxoniensis Barocci* 50 et le *Parisinus Suppl. gr.* 388. Si différentes que soient leur écriture et leur présentation, les deux manuscrits ont, pour le poème du pseudo-Phocylide, une même origine, qui remonte au temps du passage de la majuscule à la minuscule.



Or le *Baroccianus* porte au f. 7ᵛ une addition de première main en brachygraphie italiote sur laquelle j'ai attiré l'attention des spécialistes au
591 congrès de paléographie d'Oxford[2]. Quant au *Parisinus,* il offre en interligne

2. J. Irigoin, Pour un bon usage des abréviations : le cas du *Vaticanus graecus* 1611 et du *Barocci* 50, *Scriptorium* 48, 1, 1994, p. 3-17 et pl. 1-3 [nº XVII dans ce volume].